



SOCIÉTÉ

SANTÉ



Toutes les personnes « détrans » qui livrent leur témoignage publiquement mentionnent une instabilité psychique, des troubles alimentaires ou une dépression au moment de leur transition.

© Hans Lucas via AFP

Article abonné

Enquête

M Tabou : qui sont les personnes transgenres qui regrettent leur transition ?

Par Pauline Arrighi

Publié le 21/06/2021 à 11:46

C'est un sujet tabou et difficilement chiffrable, mais les témoignages se multiplient. Des « trans » passés par des opérations ou des prises d'hormones regrettent leur changement de genre. Des professionnels de l'enfance dénoncent une « fascination » d'une partie du corps

médical pour « ces discours autour de la transidentité ».

S'il est dans l'actualité beaucoup question de « transition », c'est-à-dire de processus de changement de genre, avec éventuellement des opérations et prises d'hormones, le phénomène inverse, la détransition, à savoir le retour au genre d'origine, est beaucoup plus sensible. Pour preuve : par crainte de « *débordements incontrôlables* », le comité organisateur de la **Conférence sur la santé des trans de Philadelphie de 2017** a dû annuler deux tables rondes sur le sujet.

Le phénomène est « *extrêmement rare* » selon les associations trans. Il est en fait très difficile de dénombrer les personnes concernées. Au Royaume-Uni, où le nombre de transitions a augmenté de 3 200 % en dix ans, avec une proportion de trois quarts de jeunes filles, aucune « clinique du genre » ne collecte de données. Lorsqu'en 2017, le psychothérapeute britannique James Caspian a voulu étudier la question, **sa proposition a été rejetée par son université** en raison du risque de « *recevoir des critiques sur les réseaux sociaux, et donc de nuire à l'image de l'université* ».

MAL-ÊTRE

Charlie Evans, jeune journaliste scientifique britannique de 28 ans, a créé en 2019 le Detransition Advocacy Network. En l'espace de trois mois, elle a reçu plus de 300 messages de jeunes femmes qui regrettent leur transition. Souvent, elles sont lesbiennes, autistes, et regrettent de ne pas avoir été aiguillées vers un traitement contre leur dépression ou leurs troubles alimentaires. Le fait de ne pas correspondre aux attentes sociales qui pèsent sur les

jeunes filles les a amenées à s'identifier au genre masculin, avant de se rendre compte que la transition était une fuite et non pas une solution.

Andy, par exemple, était isolée dans son attirance pour les femmes. Elle témoigne sur le site web *Post trans* : « *Je n'ai tout simplement jamais eu de communauté. Il n'y avait pas de lesbiennes pour me guider, pour me parler. (...) Évidemment que j'ai cru que j'étais un homme, quels autres mots est-ce que j'avais ?* » Elle a finalement accepté qui elle était : « *Je suis une lesbienne, (...) et mon corps n'a pas besoin de changer pour que j'y sois heureuse.* »

[Voir cette publication sur Instagram](#)

Une publication partagée par Post Trans (@post_trans)

HAINES DE SOI

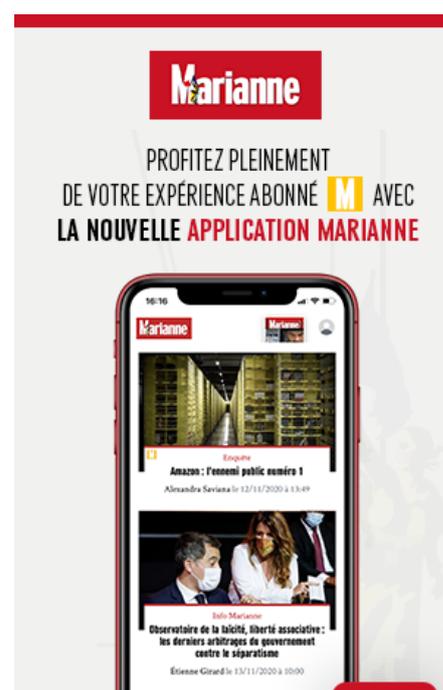
À l'adolescence, Célia* haïssait ses règles, si douloureuses qu'elles commençaient à nuire à sa scolarité pourtant brillante. Son médecin était formel : rien à faire, elle a des règles, elle souffre. La jeune Québécoise, nourrie de lectures sur Tumblr, s'est imprégné de l'idée selon laquelle il s'agit de « se sentir femme » ou non. Selon cette logique, une femme qui n'adhère pas au fait d'avoir des règles n'en est pas une. Célia voyait son corps de femme comme un obstacle à ses ambitions, un ennemi. Rejetant le fait d'être une femme, elle était certaine d'être transgenre. Âgée à présent de 21 ans, elle explique que parallèlement à ce phénomène, son sentiment d'une identité fluctuante était à imputer à son trouble de la personnalité limite... que le psychiatre qui a encouragé sa transition n'a pas un instant pris en compte.

À LIRE AUSSI : Rachel Levine, ministre de Biden et transgenre : "Les enjeux de représentation sont"

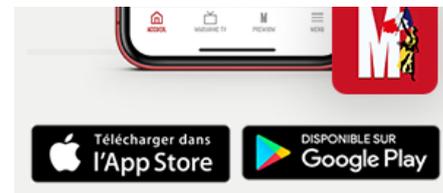


manifeste des symptômes tels que la haine de ses seins et de ses hanches, comment négliger une cause probable telle que des conséquences de violences sexuelles ? De même, Walt Heyer, créateur du site

SexChangeRegret.com, a recueilli les témoignages d'hommes qui ont eu le même parcours que lui : viols subis dans l'enfance puis dépression, sentiment de dépersonnalisation et rejet de leur propre sexe d'homme adulte. Lui-même a été incité à prendre un lourd traitement hormonal suivi d'opérations de chirurgie de « réassignation de genre », mais dénonce à présent le fait que, trop souvent, les symptômes de stress post-traumatique lié à des violences sexuelles sont interprétés



comme une dysphorie de genre avec comme solution le changement de sexe.



INSTABILITÉ ET MILITANTISME

Toutes les personnes « détrans » qui livrent leur témoignage publiquement mentionnent une instabilité psychique, des troubles alimentaires ou une dépression au moment de leur transition. De même, **un tiers des jeunes patients de la « clinique du genre » Tavistock de Londres sont atteints de trouble du spectre autistique.**

La France connaît une évolution comparable à celle du Royaume-Uni, dans une moindre proportion, avec un nombre croissant de demandes de transitions de genre émanant d'adolescents. La docteure Anne Perret est pédopsychiatre. Elle a participé à la création d'une consultation spécialisée pour adolescents en CMPP (Centre médico-psycho-pédagogique). En accord avec les détrans qui regrettent d'avoir été orientés trop rapidement vers la transition de genre, elle dénonce un « *interventionnisme médical trop rapide* ».

À LIRE AUSSI : Transgenrisme : "Avec cet effacement des limites, c'est la suprématie des sentiments qui guide les conduites"

Dans le service spécialisé de l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière à Paris notamment, les médecins sont formels. Selon eux, « *il faut accompagner la transition, ne surtout pas interroger la demande de l'adolescent à s'autodéterminer* ». La docteure Anne Perret le déplore : « *Les médecins défendent ce point de vue dans leur pratique même, où ils vont jusqu'à entretenir une confusion entre le champ de la clinique et le champ*

militant. Les exigences du champ clinique s'effacent devant le militantisme. »

Souvent, le ou la jeune patiente présente des troubles psychiques dont les symptômes peuvent être confondus avec la dysphorie de genre : dissociation traumatique, dépression, épisodes psychotiques... Qu'importe. S'il ou elle déclare avoir besoin d'une « réassignation de genre », elle lui sera accordée. Au risque de faire une erreur aux conséquences irréversibles.

ENGOUEMENT ET FASCINATION

À l'hôpital Karolinska de Stockholm, comme en témoigne la thérapeute Cecilia Dhejne dans le documentaire *The trans train* issu de l'émission *Uppdrag Granskning* et sorti en avril 2019, une jeune fille de 15 ans qui demande ce parcours ne se verra poser aucune question. « *Nous ne refusons jamais* », explique-t-elle. Au contraire, le médecin la félicitera pour son courage. En seulement une année de pratique spécialisée, la docteure Anne Perret peut témoigner d'un cas de jeune fille qui a subi une mastectomie - ablation des seins - à l'âge de 16 ans et qui a manifesté son regret auprès de son psychiatre seulement trois ans plus tard.



The Trans Train Documentaire
Suédois - Sous-titres en
Français

de **le vaguerese**

58:21

The Trans Train Documentaire Suédois - Sous-titres en Français from le vaguerese on Vimeo.

La docteure Anne Perret fait partie des plus de **200 signataires de l'appel**, de professionnels de l'enfance pour la majorité, qui a été adressé au Comité consultatif national d'éthique sur l'impact des pratiques médicales sur les enfants diagnostiqués avec une « dysphorie de genre ». Elle a rejoint en cela Céline Masson, psychologue et professeure des universités en psychopathologie de l'enfant et de l'adolescent à l'Université de Picardie-Jules Verne, créatrice de l'Observatoire des discours idéologiques sur l'enfant et l'adolescent, dit aussi Observatoire Petite sirène. Cette dernière pointe un « *engouement* » une « *fascination pour ces discours autour de la transidentité* » de la part du corps médical. Les médecins sont, d'après elle, tentés d'administrer ce qu'ils voient comme un « *remède miracle* » qui apporte une sensation de soulagement à court terme, solution séduisante au regard de la difficulté à traiter des troubles comme l'anorexie, l'autisme ou les « *psychoses larvées* ».

CHOIX ÉCLAIRÉ ?

Si l'on considère que de graves troubles psychiques peuvent être présents mais ignorés par les médecins, le patient ou la patiente consent-il de façon libre et éclairée à des interventions aux conséquences irrémédiables ? Céline Masson espère qu'une décision de justice finira par condamner ces pratiques, à l'instar de ce qui s'est passé au Royaume-Uni en décembre 2020, où **la Cour de Londres a tranché**. Âgée de 14 ans, le « garçon manqué » Keira Bell n'était pas en mesure de consentir à l'administration

de bloqueurs de puberté après seulement trois rendez-vous d'une heure, puis des injections de testostérone à partir de ses 17 ans et une ablation des seins à 20 ans. À 23 ans, si elle a gagné son action en justice, elle est infertile et sera toute sa vie prise pour un homme.

À LIRE AUSSI : Transgenres dans les compétitions sportives, la nouvelle querelle des militantes féministes

Cette ruée de la part du corps médical est d'autant plus dangereuse que nous ne disposons d'aucun recul et d'aucune donnée qui permettrait d'affirmer que la transition de genre soulage les patients sur le long terme. Il s'agit d'expérimentations. Anne Waehre, de l'Hôpital universitaire d'Oslo, admet un manque de connaissance dans l'émission *Uppdrag granskning* : « *Il n'y a pas de recherche aboutie. Mais nous le faisons, et nous prions.* » La docteure Anne Perret a également observé que les jeunes qui se posent des questions sur leur identité trouvent pour seule réponse à leur mal-être les discours des réseaux sociaux, « *extrêmement formatés, radicaux, qui font figure de vérité* ».

« SECTE »

La militante lesbienne française Julie, 36 ans, parle d'une « secte » où les femmes trans sont élevées au rang d'icône. Des jeunes gens influençables seraient confortés dans une paranoïa contre toute personne qui émettrait une critique du transgenrisme, qualifiées de « *transphobes* » qui veulent leur mort et contre qui tout excès de haine est permis.

Sarah, électricienne en Allemagne, dont le témoignage est

citée sur le site *Detrans Voices*, ne fréquentait personne hors de la communauté trans. Sa prise d'hormones lui a causé une telle douleur qu'elle a eu un électrochoc et une prise de conscience radicale. *« Je pense que la transition est souvent de la haine de soi estime-t-elle. On veut détruire une partie de nous-même. »* Sarah regrette profondément sa mastectomie et tâche à présent de côtoyer des personnes de milieux et points de vue différents *« pour ne pas rester coincée à l'intérieur d'une bulle où le moindre questionnement est vu comme une attaque »*. Célia, quant à elle, reconnaît à présent que sa transition était une façon de *« se renier elle-même »*. À présent, elle soigne ses troubles psychiques et mène une vie bien plus heureuse.

Les associations pour les droits des trans que nous avons contactées refusent de s'exprimer sur le sujet de la détransition quand nous nous présentons comme journalistes, sans préciser le média. En revanche, l'un ou l'une de leurs porte-parole s'est empressé de répondre au mail de Marion, un personnage de jeune femme détrans créé de toutes pièces pour l'occasion : *« Ce n'est pas bizarre de changer d'avis. (...) Je pense que c'est une chance d'avoir pu expérimenter. »* Dans le cas présent, la chance semble pourtant plus du côté des militants, psychiatres, chirurgiens et orthophonistes, ainsi que de l'industrie pharmaceutique qui en tire profit.

* *Le prénom a été modifié.*

À LIRE AUSSI : États-Unis : controverse autour des personnes transgenres dans les compétitions sportives